

Persister

Marc Chabot

Volume 37, Number 1 (217), February 1995

Dérives philosophiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32270ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. (1995). Persister. *Liberté*, 37(1), 28–43.

MARC CHABOT*

PERSISTER

(...) pour enseigner une chose, il faut croire à sa valeur absolue, qui existe aussi sans nous ; il faut qu'elle soit objectivement¹.

Malgré tout ce qu'on peut dire ou faire contre la philosophie, malgré sa prétention, sa grossièreté, sa suffisance, sa folie, son ignorance, je persiste à l'enseigner, envers et contre tous. Je m'entête. Je crois en sa valeur absolue, bien au-delà de la place qu'on lui refuse dans nos cerveaux ou dans notre culture.

J'aime la philosophie, même lorsqu'on la dégrade, même lorsqu'on n'y croit plus, même lorsqu'on la méprise. Elle est une activité de l'esprit essentielle à l'humain. Elle est *objectivement*, au-delà de mon individualité, au-delà de mes crises personnelles, au-delà des décadences multiples de ma société.

On aura beau dire qu'elle se pratique avec énormément d'idiotie dans certaines classes, qu'elle se pom-

* Marc Chabot a publié, en collaboration avec Sylvie Chaput, *À nous deux. Hommes et femmes : la fin d'un combat ?*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 180 pages.

1. Cesare Pavese, *Le Métier de vivre*, Paris, Gallimard, « Folio », 1991, p. 231.

ponne et se promène avec élégance dans certains corridors universitaires, qu'elle se prend pour ce qu'elle n'est pas dans quelques cervelles élitistes, elle sera toujours autre chose que tout cela, et j'accuse de lâcheté et d'ignorance ceux et celles qui la critiquent. Je les accuse d'aveuglement et de petitesse. Il ne resterait sur terre que des philosophes médiocres et ridicules, il nous resterait encore l'espoir de la voir renaître par l'entremise d'un lecteur ou d'une lectrice avertie.

Tant pis pour nous si nous sommes actuellement trop bêtes pour nous rendre dans les bibliothèques et la renouveler. Tant pis pour nous si nous croyons, bien naïvement, qu'elle est inutile à nos vies. Je persiste à l'enseigner et à dire partout que vivre sans la philosophie c'est ne pas vivre, c'est se refuser des élévations de l'esprit dont une culture a absolument besoin pour être dans sa totalité.

Je l'enseigne avec ses défauts et ses qualités. Je continue de la faire vivre, d'en démontrer les bienfaits et de la placer plus haut que nous. J'affirme que parmi tous les restes des civilisations, elle demeure un art magnifique, elle est un don, un héritage, une valeur absolue, comme la langue, la peinture, la littérature, la poésie, le cinéma, la danse, le théâtre, la science, la sculpture, la photographie...

Bien comprise, bien enseignée, elle est un cadeau magnifique. Ignorée ou méprisée, elle s'échappe de nous comme un mauvais film.

On peut prendre sa défense au-delà des individus qui la pratiquent. Elle le mérite bien. On peut l'aimer en ignorant ceux et celles qui la salissent aussi. Elle vit en nous comme un vertige ou comme un don. Elle est comme une ruine sur laquelle on passe sans rien remarquer ou comme un reste de notre histoire humaine que nous voulons conserver.

Qu'entend-on, au juste, par penser ? Qu'est-ce que passer de l'« impensé » à la pensée ? À cette question une seule réponse : passer à la pensée, c'est parler, écrire, formuler².

De cette affirmation naissent donc trois questions : qu'est-ce que parler ? qu'est-ce qu'écrire ? qu'est-ce que formuler ?

1. Qu'est-ce que parler ?

En démocratie, et nous y sommes encore, parler est l'acte premier de la société civile. Parler, c'est s'emparer des mots pour dire et pour exister. Une activité de langage. Les sociétés qui ne connaissent pas la démocratie imposent le silence à tous. La vérité vient du pouvoir politique, la parole n'est accordée qu'à une minorité. C'est la loi du silence qui règne, c'est-à-dire la terreur, l'esclavage, l'impensé du peuple érigé en système. Parce que l'on sait très bien, dans les sociétés non démocratiques, que du simple droit de parler peut naître l'opposition, c'est-à-dire une autre idée, une autre pensée, une autre manière d'être.

On se méfie donc de la parole parce que d'elle peuvent naître le partage et l'échange, non seulement des idées, mais des biens. Même les sociétés démocratiques se méfient de la parole. Le pouvoir peut utiliser lui aussi une loi pour imposer le silence. Le pouvoir démocratique conserve dans sa poche arrière son droit d'imposer le silence. Parce que la parole articulée du peuple est parfois déstabilisante, toute parole vraie réclame des explications, exige des justifications des représentants du pouvoir.

Rien de ce que nous nommons l'impensé ne peut venir au monde sans la parole, sans la possibilité de parler.

2. Clément Rosset, *Logique du pire*, Paris, PUF, 1993, p. 30.

Ce fut la tâche des philosophes depuis la fondation du monde : prendre la parole, mettre en mots l'impensé. Longtemps, ils l'ont fait pour eux d'abord. Ignorant même le pouvoir. Puis, s'accrochant aux pouvoirs, servant de guides aux despotes et aux tyrans. Loin d'une parole pour tous. Loin d'un logos universel.

Les philosophes ne sont pas tous fondateurs de la démocratie. Platon parle, mais jamais au nom de tous, jamais pour que toute parole s'installe sur la place publique. Sa parole se veut supérieure, tranchante, réductrice aussi. Mais il y a dans Platon ce désir d'une parole, ce besoin d'imaginer le réel autrement. Platon avait peur d'une parole démocratique. La décadence qui l'entourait l'invitait peut-être à penser ailleurs et en nombre restreint. Les hypothèses à ce sujet resteront sans doute toujours ouvertes et invérifiables. Mais on sait que Platon a combattu et dénigré constamment la parole des sophistes. Il craignait aussi la parole des poètes. Cette parole symbolique, inspirée d'ailleurs.

Il est bien difficile, lorsqu'on vit en démocratie, de faire de Platon un modèle, un exemple à suivre, un penseur libérateur de l'impensé de tous. Socrate meurt en se fendant la gueule devant une assemblée démocratique.

La prise de parole de Platon se fait au nom d'une mise en ordre. Il fut un éclaireur en ce qui concerne le difficile passage de l'impensé à la pensée. Mais il parle à des initiés. Il parle pour qu'advienne le pouvoir des philosophes seulement. Non seulement en cette vie, mais dans les autres vies aussi.

(...) mais pour entrer dans la race des dieux, cela n'est pas permis à qui n'a pas été philosophe et n'est point entièrement pur ; ce droit n'appartient qu'à l'ami du savoir³.

3. Platon, *Phédon*, Paris, Gallimard, « Folio », p. 136-137.

En démocratie, le danger majeur qui nous guette tient tout entier dans la dégradation de la parole. Cette prise de parole si essentielle à la vie démocratique est toujours menacée. Les mots devenant outils de la domination, du mensonge et de l'insignifiance. Cette prise de parole qui appartient à tous peut très rapidement se réduire à la *doxa*. Dire et ne rien dire se confondant. La tâche du philosophe, de l'homme politique⁴, du poète, du romancier est alors immense et exigeante. Elle consiste à maintenir en vie le « parlé » de tous. Cette responsabilité pèse plus lourdement sur nous parce que le langage est notre métier. Il ne s'agit pas seulement de « bien dire » mais d'ouvrir la voie de l'impensé.

Or, cette voie ne peut s'ouvrir lorsque la parole perd de son sens, lorsque les mots sont vides, lorsque la langue, même celle des poètes, devient un amuse-gueule pour spécialistes snobinards.

Toute entreprise de dévaluation de la langue, il faudrait écrire des langues, nous bloque la voie de l'impensé. Les humains ne peuvent « penser le monde » sans le parler. Si, pour la majorité d'entre nous, la parole est inutile, si en démocratie les mots n'éclairent plus la vie, il ne faudrait pas se surprendre du retour de la violence. Quand on est obligé de crier pour faire entendre quelque chose de soi, la violence n'est jamais loin.

2. Qu'est-ce qu'écrire ?

Le geste difficile de mettre un peu de soi sur le papier. Écrire pour amener l'impensé au bord du monde. Écriture philosophique, écriture poétique, écriture politique. L'impensé n'est pas l'indicible. L'impensé se tient quelque part entre la parole et l'expérience.

4. On pourrait m'objecter que l'homme politique n'a rien à y faire. Bien au contraire, il a la responsabilité de dire quelque chose, il doit cesser d'être le menteur éhonté qu'il est.

Les territoires sont si vastes. Le souci de dire correctement la culture. Apprendre à respecter une œuvre, un auteur, un créateur. Apprendre à devenir soi en côtoyant les autres. Borges disait : « le plus important dans un livre, c'est la voix de l'auteur⁵ ». Cette voix ouvre tout être à son impensé. Cette voix est toujours universelle. Elle s'adresse à l'univers. Parler à tous en écrivant. J'écris et je rejoins les autres. J'écris et le seul bruit de ma plume sur le papier me remet en contact avec le monde. J'écris et je sors de l'ignorance, et peut-être que j'écris encore lorsque je lis. C'est le compagnonnage silencieux des idées qui vont et viennent. Un livre lu est une souffrance apprise. Un livre lu est une naissance, une renaissance des complicités humaines.

Philosophiquement, le livre est mon instrument premier pour éclairer le monde des idées. Philosophiquement, j'ai le devoir de faire aimer les livres. Métier difficile, celui de faire aimer. L'amour pour Platon, pour Jean-Paul Sartre, pour Pierre Vadeboncœur, pour Annie Leclerc, pour Louky Bersianik. Peu importe.

On voudrait un choc initial. On voudrait que les livres nous frappent comme on nous crie dans les oreilles dans les postes de radio. Crier. Radio-énergie. Radio vide et creuse. L'essoufflement ne peut pas remplacer la culture. Aimer un livre dans la lenteur, aimer un livre pour ce qu'il dit, pas pour ce qu'il crie. Il y a des auteurs avec qui le coup de foudre est impossible.

La disparition d'un cours de philosophie semble être un fait bénin dans la formation collégiale. Personne n'ose dire qu'il s'agit d'une véritable perte. Personne n'imagine que c'est une perte pour l'impensé. La confusion, le règne de la confusion s'installe.

5. Jorge Luis Borges, *Conférences*, Paris, Gallimard, « Folio », p. 147-148.

On vient de me retirer quarante-cinq heures de cours pour remplir mes objectifs. Et Madame la ministre Robillard n'a pas cessé de répéter : « Vous devez trouver le moyen de remplir les mêmes objectifs en trois cours au lieu de quatre. » Heureusement qu'elle n'est plus ministre de la Santé, elle aurait proposé aux femmes d'accoucher en six mois au lieu de neuf ! Efficacité oblige !

Un cours de moins en philosophie, c'est un cours en moins pour travailler à la naissance de la pensée. C'est du temps volé pour « mieux dire » et pour aimer cette parole signifiante qui sommeille en nous tous.

Je voudrais qu'on me comprenne bien, il ne s'agit pas seulement d'une perte pour la stricte parole philosophique. J'entends par parole signifiante autre chose que l'apprentissage de la philosophie comme savoir.

Un exemple simple. Dans la dernière livraison de la revue *Horizons philosophiques*, intitulée « Médecines impossibles ? », le Dr Réjean Thomas rappelle dans quel contexte il a décidé de faire des études de philosophie même s'il était déjà médecin :

J'étais en vacances à Paris avec mon collègue Clément Olivier. Vacances-congrès. Nous discutons bien librement. Nous nous sommes mis à discuter de culture. Nous étions tombés d'accord pour dire que nous ne connaissions pas grand-chose à part la médecine. Nous sentions que nous avions besoin de quelque chose de plus. Et c'est durant ces vacances que nous avons pris la décision d'aller étudier en philosophie⁶.

6. *Horizons philosophiques*, vol. 2, n° 4, printemps 1994, p. 144. À lire aussi : *L'Amour nous assassine*, du Dr Clément Olivier, Éditions Stanké, 1994.

Ce « quelque chose en plus », qui se nomme ici philosophie, ouvre à l'impensé. Ce « quelque chose en plus » que la médecine doit entendre au-delà de la maladie, au-delà des médicaments, au-delà du sida. Cette réflexion incontournable et non technicienne sur les valeurs, sur le sens, sur le fait d'être. Cette « chose en plus » qui se nomme vivre et qui s'accompagne d'un besoin de le dire et de le comprendre.

Écrire donc, pour mettre devant soi l'impensé. C'est déjà de la pensée, si petite soit-elle. Cette « chose en plus » qu'on ne trouvera jamais dans ces plans de cours interminables qu'on nous oblige actuellement à produire. Résultat d'une mentalité technicienne qui frise le délire. Résultat d'une perte de confiance envers le savoir lui-même. Résultat d'une conception étriquée et malade des droits et des contrats. Des mots vides comme notre discours politique où parler signifie de plus en plus ne rien dire.

Ne rien dire mais le faire scientifiquement. Ne rien dire et apprendre à ne rien dire. Comme l'étudiant peureux qui s'arrange pour écrire ce que le professeur dit ou qui recopie dans un livre les mots d'un auteur dont il ne saisit absolument pas la parole.

Je persiste à enseigner la philosophie. L'isolement s'installe. Tant pis. Je persiste à écrire au tableau cette citation du philosophe Henry David Thoreau : « Si je ne suis pas moi, qui le sera ? » Être soi suppose la prise en charge du langage. Être soi est une responsabilité individuelle.

Écrire. Mettre devant soi une pensée. Mettre devant soi des idées. Je veux offrir aux autres ce que je fais le mieux. Je veux faire entendre la « voix » des auteurs.

3. Qu'est-ce que formuler ?

Toute culture est mise en forme. Toute culture est débroussaillage des idées et des œuvres. Toute culture est ouverture d'un territoire. L'école n'est qu'un outil pour s'y mettre. Elle ne peut pas suppléer à tout. Chaque fois qu'on veut en faire une garderie plutôt qu'un lieu de savoir, elle devient un gros stationnement, une cour à scrap. Elle a besoin de tout le monde pour que l'impensé soit formulé correctement. Si l'école est laissée seule pour accomplir le travail, la culture ressemblera davantage à une mise en conserve. Confondre la mise en conserve et la conservation d'une œuvre blesse pour longtemps la mise en forme de la culture.

Le fait d'apprendre beaucoup n'instruit pas l'intelligence⁷.

Parler, écrire, formuler. L'impensé ne peut pas sortir autrement qu'en étant formulé. Or, la philosophie est lorsqu'elle permet à toute personne, non seulement de parler et d'écrire, mais de formuler le plus clairement possible cette parole et cette écriture. Philosophier demeure donc une donnée essentielle du travail de l'esprit. Il est possible de parler sans jamais avoir fait de philosophie, il est possible d'écrire et même d'écrire très bien sans rien connaître de la philosophie, mais l'impensé ne peut devenir de la pensée sans ce travail exigeant de la formulation.

Cette activité de formuler, de mettre devant soi un concept abstrait et de le préciser, cet effort de l'esprit qui consiste à s'approcher d'une formulation claire, me semble le travail spécifique du philosophe.

7. Héraclite, *Les Penseurs grecs avant Socrate*, Garnier-Flammarion, p. 76.

Sortir de l'ombre un concept. Provoquer un éclairage. Formuler pour qu'une pensée devienne l'objet de réflexion de tous.

J'ai souvent répété à mes élèves : la philosophie sert à éliminer les « tsé veux dire » du discours. Le philosophe est celui qui refuse les formules approximatives, les définitions qui ne nous éclairent pas, les ruses du langage qui nous font confondre le vrai et le faux.

Il n'est pas vrai que tout est relatif. Il n'est pas vrai qu'on puisse tout dire, bien dire, rien dire sans conséquence pour nous tous.

On peut même dire « je t'aime » sans savoir ce que l'on dit. C'est alors une formule creuse, même si, en tant que formule creuse, l'affirmation peut provoquer son effet. Il y a des « je t'aime » qui sont de l'impensé parce qu'ils ne sont qu'une parole vide, que des mots sur du papier, une tache d'encre peut-être, mais pas encore une vérité.

Philosopher peut et doit être un moyen de créer un alliage entre ce qui est dit et du sens. La philosophie sert à nous responsabiliser face au langage.

Bien sûr, il n'y a plus de vérité absolue, il n'y a plus de vérité immuable ou éternelle, mais il nous reste à tous la responsabilité de nous approcher du vrai, il faut que nous soyons habités par ce désir du vrai.

*Ce qui est vrai, on croit toujours s'en souvenir*⁸.

Nous sommes tous traversés par des souvenirs. Or ces souvenirs nous semblent vrais. Ils sont notre bagage de vérités. Ils sont ce qui nous plonge dans cette nostalgie incontournable de l'être. L'enfance fut pour nous le

8. Nicole Brossard, *Langues obscures*, Montréal, l'Hexagone, 1992, p. 36.

temps du vrai. Puis vient le temps du doute, le temps des désillusions, le temps des incertitudes.

Celui ou celle qui formule ne cherche rien d'autre. Dire que nous nous souvenons. Partir seul à la recherche du fondamental. Partir seul, trouver dans la solitude et ensuite rencontrer les autres. Savourer la solitude et la rencontre.

Philosopher, c'est être en mesure de reposer ces questions toutes simples : qu'est-ce que je dis lorsque je dis « je t'aime » ? qu'est-ce que je dis lorsque je dis « ceci est beau » ? qu'est-ce que je dis lorsque je dis « ceci n'est pas juste » ?

Ces questions m'obligent à formuler clairement ce que pourraient être une vérité amoureuse, une vérité esthétique, une vérité politique. L'humain est un être imprécis qui, parce qu'il formule et reformule sans cesse son univers, fait la preuve qu'il déteste son imprécision.

Probablement que nous savons tous, en cette fin de siècle, qu'individuellement le combat est perdu d'avance. Peut-être que nous en sommes aussi convaincus collectivement. Mais le paradoxe nous nourrit. Le paradoxe fait de nous des êtres vivants. Tout être humain qui croit avoir découvert toutes ces vérités n'est plus un être humain, il se prend alors pour Dieu. Il est mort pour les autres. Il est un illuminé. Un être aveugle parce qu'illuminé. Il ne connaît plus la fragilité de l'humain.

C'est un grand défi que d'expliquer cette fragilité de l'humain devant une classe. Un professeur qui se convainc que les élèves ne peuvent pas comprendre de telles abstractions philosophiques est un professeur qui a démissionné. Nous sommes ceux et celles qui doivent formuler une première fois devant une classe cet essentiel de l'humain en nous. Formuler le plus clairement possible ce qui ne peut pas se dire dans un manuel, ce qui ne peut pas faire l'objet d'une technique. Le philo-

sophe est comme le poète ou le peintre, il ne fabrique que des esquisses de nos rêves humains. Voilà bien le genre de formulation qu'on ne trouvera jamais dans un document du ministère de l'Éducation, ni dans les nombreuses directives des spécialistes des pédagogies par compétence. Pour eux, l'école n'est qu'une usine, on n'est pas là pour rêver. Les rêves ne sont permis que la nuit. Mais ils ne se rendent pas compte qu'ils nous plongent dans une autre nuit, celle qui rend l'école invivable.

Il ne faut jamais oublier que l'imprécision est notre nourriture. La vérité n'est rien, elle ne peut pas nous satisfaire. C'est la recherche de la vérité qui nous fait vivre. La vérité n'est qu'un aboutissement, après il faut recommencer.

Tous nos commencements sont marqués d'une passivité et d'une opacité qui nous échappent⁹.

Que dire de la philosophie, sinon qu'elle est le lieu des commencements ? Il y a de l'impensé et il y a ce passage que nous devons ouvrir pour que l'impensé devienne de la pensée. Il n'est pas vrai qu'au commencement il n'y a rien. Ce qui n'arrive pas à se dire encore clairement n'est pas nécessairement rien. De rien, ne vient rien. Il y a toujours une graine d'idée au fond d'une conscience, d'une âme. C'est de là que l'humain vient, d'une opacité qui échappe à la conscience dégagée. Car lorsqu'une pensée est là devant nous, lorsqu'elle est devenue présence concrète dans le monde, cette pensée, bien rapidement, oublie son lieu d'origine, les difficiles moments de sa mise au monde, l'effort fourni pour son

9. Alain Finkielkraut, « Les intellectuels, la politique et la guerre », *Le Monde*, 16 septembre 1994, p. 2.

accouchement. Elle est là, se tenant sur la feuille comme une vérité neuve et évidente depuis toujours.

Formuler, c'est participer à l'accouchement d'une idée. Formuler est une mise au monde. L'invisible rendu visible par le langage. Et maintenant qu'il y a des mots pour dire, on ne se souvient plus qu'il fut un temps de silence. On oublie qu'il fut un temps où l'idée ne nous habitait que comme une présence trouble, comme un fantôme, comme un délire même.

C'est pour cette raison que l'angoisse de l'élève est grande. Une peur de dire. Une peur de mal dire, de fabriquer une mauvaise formulation. Cette peur de s'entendre dire : il n'y a pas d'idée, il n'y a rien dans ce que tu dis.

En fait, on ne demande jamais à un élève de simplement répéter les grands philosophes. On ne lui demande pas seulement de répéter la pensée d'un autre, mais de formuler sa propre idée à l'aide de cet autre qui a déjà pensé, d'ajouter quelque chose à cette idée. Et souvent, les bras lui en tombent. Il se sent incapable d'une telle reformulation.

Ainsi, je distribue à mes élèves un premier travail. Je leur demande de commenter librement cette citation d'Albert Jacquard :

Le monde est beau parce que je le regarde. Je n'ai pas le droit de le priver de sa beauté en le privant de mon regard¹⁰.

Le malaise s'installe immédiatement. D'où vient cette idée ? La beauté, le regard, le « je », le droit, la privation.

10. Albert Jacquard, *Science et croyances*, Paris, Écriture, 1994, p. 153.

La beauté n'existe que parce qu'il y a le regard, parce qu'il y a un « je » qui la fabrique, parce qu'une subjectivité existe. Sans cela, rien. Le beau, j'en suis le créateur. Le beau est beau pour moi. C'est subjectif. Tout le monde a le droit de fabriquer le beau qu'il veut. À chacun sa beauté. Mais après ? Que dire ? Il y en a qui ont pensé au suicide à cause du concept de privation. La mort comme fin de la beauté. Puis, il y a aussi « ne pas avoir le droit ». En vouloir à Jacquard parce qu'il semble vouloir m'empêcher de faire quelque chose. Réticence à l'égard d'un auteur qui se permet de m'enlever un droit.

Tout cela en même temps qui tourne dans la tête des élèves. Ce que je nomme la périphérie de la citation. Hors du centre de l'idée. Tourner autour des idées. Jusqu'à en oublier le centre, qui parle de la beauté. Difficulté continuelle de repérer le centre. Cafouillage entre l'opinion et l'idée maîtresse.

Et tout à coup, un élève s'empare sérieusement de l'idée de beauté et du « je ». Il écrit que le « je » est celui qui crée la beauté, et il ajoute, cette citation peut se comprendre à l'aide de la proposition de Protagoras dont nous avons déjà parlé en classe : « L'homme est la mesure de toutes choses. » Il invente un lien entre un penseur grec, un penseur contemporain et sa propre vision des choses. Oui, je suis un fabricant de beauté. Mais si je prive les autres de ce qui est beau pour moi, je les prive de mon regard et du partage possible des regards. Il ne s'agit pas simplement de regarder, il s'agit de regarder à plusieurs une beauté. De s'en faire une idée claire. Mon regard croisant le regard de l'autre. Mon regard se transformant pendant l'échange.

La formulation vient. Jacquard est dépassé, assimilé, compris, digéré. Jacquard n'était qu'un prétexte. Une autre formulation se met en place. C'est une idée de la beauté qui commence à m'appartenir. La beauté n'est pas

encore la beauté si elle est un regard solitaire sur le monde. Mon idée de la beauté doit être formulée, mais aussi mesurée. Il n'y a pas de mesure sans le partage des beautés.

Et je lis les copies. Certains se contentant de répéter Jacquard, d'autres s'installant en périphérie et ne trouvant jamais la route vers le centre. D'autres encore frôlant leur propre idée mais n'arrivant pas à l'écrire.

Peu m'importe, j'observe le mouvement des idées. L'impensé passant inévitablement de la parole à l'écriture, de l'écriture à la formulation.

Je persiste à enseigner la philosophie. Ce n'est pas une activité technique. Ce n'est pas seulement « dire son opinion ». Ce n'est jamais ce que disent un plan de cours ou les textes d'une réforme au collégial. À la philosophie se mêlent toujours de la logique, de l'analyse des concepts, de l'abstraction, de l'écriture, du dialogue, de la recherche, de la lecture, du raffinement, de la culture, de la poésie, des structures, de l'appétit pour la connaissance et la liberté d'être.

L'on oublie ou l'on se rappelle peu les efforts exigés pour parler, pour simplement mettre des mots sur les êtres et les choses. Et nous parlons tous, et nous sommes du langage. Ceux et celles qui ont consenti à perdre de leur temps pour nous apprendre à parler ne pouvaient même pas expliquer pourquoi ils en exigeaient tant de nous. Il nous a fallu parler comme eux avant de trouver les mots qui seraient notre langage, notre distinction.

Et probablement qu'à dix-sept ou dix-huit ans, on se demande bien comment il se fait qu'il y a des personnes qui s'entêtent à nous faire réfléchir sur des sujets abstraits comme la beauté, la justice, le bien, le mal. On se le demande encore davantage lorsqu'une partie du corps professoral s'amuse à pourfendre cet effort et

demeure fermée à l'idée de l'enseignement obligatoire de la philosophie.

Quand un étudiant en techniques policières entend son professeur de techniques policières affirmer que la philosophie est inutile pour un futur policier, cet étudiant ne demande qu'à le croire. Surtout dans un environnement où l'ordre est plus important que la pensée. Je suis, aux yeux de cet élève et de ce professeur, un enseignant inutile. Ils agissent et je perds mon temps à penser. Ils agissent et ils pensent que la pensée est inutile. Ils ferment les yeux, ils n'ont plus de regard. Je suis un trou de beigne.

Je persiste à enseigner la philosophie, à l'inclure comme donnée fondamentale de notre culture. Je persiste à l'enseigner, malgré les bavures et les bavardages. Parce qu'elle est comme la langue apprise il y a longtemps. Une condition essentielle à la pratique de la liberté. Ce qui peut permettre à l'être humain d'exister dans la liberté. Ce qui fait vivre la parole du citoyen, ce qui fait que vivre, ce n'est pas apprendre à se taire, mais apprendre à dire.